

DEPUIS  2012

**TIMELINE**  
5.000 ans d'Histoire

  
LE GOÛT ORIGINAL DE L'HISTOIRE

# LES FRÈRES CHAMPOLLION ET LES HIÉROGLYPHES

**PAR STORYCAST**

RACONTE PAR : RICHARD FREMDER

RECHERCHES ET ECRITURE : LAËTTIA FAURE

**TIMELINE**

# **LES HIÉROGLYPHES**

**PAR STORYCAST**

© StoryCast

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

StoryCast  
10 rue Gros  
75016 Paris  
[www.timelinepodcast.fr](http://www.timelinepodcast.fr)

Editions StoryCast® - 2021 - Paris

# LA DÉCOUVERTE DE LA PIERRE DE ROSETTE

---

*Nous sommes en juillet 1799. L'Égypte est parcourue dans toute sa longueur par l'expédition de Bonaparte, arrivée le 19 mai 1798, et constituée de 167 savants et scientifiques experts dans tous les domaines : mathématiques, botanique, chimie, architecture... Ils composent la Commission des Sciences, chargée d'étudier l'Histoire, la faune, la flore, les minéraux, bref, de dresser un inventaire exhaustif de l'Égypte. Il s'agit de la première entreprise complète de l'étude d'un pays sous tous ses angles. Toutes leurs observations sont rassemblées dans les 22 volumes de la monumentale Description de l'Égypte, publiée jusqu'en 1809. Leurs planches en couleurs, animées en couleurs vives, suscitent l'enthousiasme du grand public, et participent activement à l'égyptomanie qui s'abat sur l'Europe. Ce travail considérable constitue la base de l'égyptologie.*

*Pendant ce temps, les soldats de Bonaparte s'occupent en réalisant quelques travaux d'aménagement. C'est ainsi que, lors de travaux de terrassement du fort Julien, dans le port de Rosette (aujourd'hui Al-Rachid), situé dans le nord de l'Égypte, le lieutenant Bouchard exhume un ancien mur, dans lequel est enfoncé un gros bloc de pierre noire, recouvert d'inscriptions. Après une rapide analyse, on se rend compte qu'il s'agit d'une stèle en basalte, mesurant l'équivalent d'un dessous de table, et de 30 cm d'épaisseur. Le plus intéressant est la surface de cette pierre, pleine de*

*symboles énigmatiques. Les officiers pressentent la valeur de l'objet, et le font transporter au Caire.*

*Là, deux experts, Marcel et Galland, venus tout spécialement de Paris, entreprennent une analyse plus approfondie de la pierre. Ils se rendent compte qu'elle sert de support à un même texte, rédigé dans trois écritures différentes. Les experts reconnaissent les trois écritures essentielles de l'Égypte tardive : l'écriture hiéroglyphique, que l'on rencontre sur bon nombre de monuments, l'écriture démotique, version cursive et courante des hiéroglyphes, et le grec. La pierre est recouverte précisément de 14 lignes d'écriture hiéroglyphique, de 32 lignes de démotique, et de 54 lignes de grec. Or, ces hommes, élevés dans l'admiration et l'imitation du modèle gréco-romain, maîtrisent parfaitement cette langue !*

*Ce dernier texte leur apprend qu'il s'agit d'un hommage du clergé de Memphis au roi Ptolémée V Epiphane (203-181 av. J.-C.), daté de 196 av. J.-C. Les deux autres écritures, elles, restent indéchiffrables. Cependant, s'ils ont affaire à un même texte traduit en égyptien et en grec, on a toutes les raisons de croire que les trois textes doivent concorder. En comparant donc signe par signe, les symboles hiéroglyphiques avec les lettres grecques, il serait possible de déchiffrer cette écriture mystérieuse. Nos deux savants ont alors la présence d'esprit de réaliser plusieurs empreintes de la pierre. Brillante idée, car la pierre de Rosette ne reste pas longtemps en possession française.*

*Les troupes anglaises réduisent à néant la flotte française lors de la bataille d'Aboukir. La campagne militaire de Bonaparte est un véritable fiasco. Les Français sont contraints de se rendre aux Anglais. Bons princes, les officiers anglais permettent aux savants français de conserver tous leurs documents et leurs recherches. Mais ils ont fort bien compris l'importance extraordinaire de la pierre*

*de Rosette. Ils exigent donc qu'elle soit livrée aux Anglais, et elle prend immédiatement le chemin du British Museum. Le roi d'Angleterre fait graver une dédicace au dos de la stèle, où il proclame la victoire des troupes anglaises sur les troupes françaises en Egypte. La France est humiliée. Quant aux estampages réalisés par les savants français, ils sont envoyés dans toutes les capitales européennes, dont Paris.*

*Il faut donc maintenant la déchiffrer, mais là, c'est un mystère*

Mais, au fait, qu'est-ce donc que ces hiéroglyphes ?

L'écriture hiéroglyphique est utilisée par la civilisation ancienne de l'Egypte pharaonique, pour transcrire des documents politiques et religieux, donc d'une très grande importance. Elle est considérée comme sacrée, car elle est, dit-on, la « parole du dieu ».

Seuls les membres des classes aisées savent la lire et l'écrire.

Lorsque les savants de Bonaparte traversent le pays de long en large, ils remarquent cette étrange écriture sur les murs des temples, des palais et des tombes.

Etrange, en effet, car elle ne se compose pas de lettres, comme nos écritures occidentales, mais de signes figuratifs ou symboliques, qui représentent des animaux, des plantes ou des personnages, appelés des pictogrammes.

En ce début du XIX<sup>e</sup> siècle, plus personne n'est en capacité de lire cette écriture antique.

Les hiéroglyphes n'étant compris que des classes dominantes, les classes populaires (mais non moins instruites) se servent d'une forme simplifiée de cette écriture prestigieuse, appelée l'écriture hiératique.

Elle est utilisée jusqu'en 360 de notre ère, mais, alors, seulement par quelques savants.

En effet, elle a été officiellement remplacée par le démotique en 700 av. J.-C., suite à l'influence de la culture grecque classique.

En 392, l'empereur Théodose décrète la fermeture des temples consacrés aux divinités traditionnelles de l'Égypte ancienne. L'Égypte byzantine iconoclaste (qui cherche à détruire les traditions) ne voit que vulgarité et inspiration satanique dans les hiéroglyphes, qui représentent des êtres et des choses.

Le dernier texte écrit en hiéroglyphe date de 394. L'Égypte devient un territoire de l'Islam en 641. La nouvelle religion d'État rejette vivement toute forme d'image. Toutefois, certains savants arabes, tels que Jâbir Ibn Hayyân (VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles), Ibn Wahshiyah (vers les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles) et Abu Al-Qasim Al-Iraqi (XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles) s'intéressent aux inscriptions en hiéroglyphes. Ils se rapprochent même de la valeur phonétique de certains signes. Malheureusement, leurs travaux demeurent méconnus en Europe. L'écriture hiéroglyphique demeure pendant plus d'un millénaire ensevelie sous la poussière du temps et l'oubli.

Il faut attendre la Renaissance pour qu'elle suscite à nouveau l'intérêt. En effet, c'est à cette époque que les esprits éclairés redécouvrent les auteurs grecs et latins. Or, certains d'entre eux ont séjourné en Égypte et ont longuement écrit sur ce pays étrange et merveilleux à la fois, sans omettre d'évoquer l'écriture hiéroglyphique.

Un certain Horapollon, Égyptien de son état, qui vivait il y a 1 400 ans, a consacré un traité à cette écriture mystérieuse. Pour lui, les hiéroglyphes sont une simple graphie, des allégories.



Certes, il réussit à trouver le sens exact de certains mots, mais ses interprétations sont pour le moins fantaisistes. Par exemple, il affirme que le mot « ouvert » s'écrit à l'aide du dessin d'un lièvre, parce que, selon lui, cet animal garde toujours les yeux ouverts ! Il est vrai que le mot *wen*, « ouvert », s'exprime à l'aide d'un double signe hiéroglyphique, les deux consonnes w et n, symbolisées par un lièvre. Pourtant, cela n'a absolument aucun rapport avec le sens du mot. Toutes ces interprétations loufoques sont largement acceptées du cercle des savants.

C'est également à cette période que les papes entreprennent de vastes travaux pour nettoyer Rome. Ils réalisent que la ville est parsemée d'obélisques, qui sont remis au goût du jour, et les inscriptions qui les recouvrent excitent l'intérêt des érudits et la sagacité des lettrés.

Commence alors un vif débat, dans lequel trois thèses s'opposent. La première voit dans les hiéroglyphes un code secret, porteur d'un message mystique, accessible seulement à quelques initiés. C'est notamment le cas du jésuite Athanasius Kirchner (1601-1680), qui considère certains signes comme des concepts religieux. La deuxième affirme qu'il s'agit plutôt des éléments d'une écriture universelle notant directement la pensée, sans passer par la langue. Enfin, la troisième suggère que ces étranges symboles constitue une véritable écriture, transcrivant la langue des anciens Egyptiens. Ce débat dure plus de deux siècles. Les esprits éclairés du XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles s'efforcent d'interpréter les symboles qu'elle est censée exprimer. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les résultats obtenus sont extravagants, voire grotesques !

Mais tout va changer avec la mise au jour de la pierre de Rosette. Car, cette fois-ci, l'écriture hiéroglyphique est mise en parallèle avec le grec ancien, que les érudits européens

lisent couramment. On tient là une chance inouïe de trouver le moyen de déchiffrer l'ancienne écriture égyptienne.

### Les pionniers du déchiffrement des hiéroglyphes

Commence alors une véritable course internationale au déchiffrement des hiéroglyphes. Tous les érudits européens comprennent qu'ils doivent faire correspondre les mots grecs et les mots égyptiens. Or, un grand problème se pose : comment isoler les groupes de signes égyptiens qui doivent correspondre aux termes grecs ? Il n'y a en effet aucune séparation entre les mots et les phrases. Ils trouvent tout de même un moyen pour surmonter, du moins partiellement, cette difficulté. Certains noms de souverains, comme ceux de Ptolémée, de ses ancêtres et de la reine Arsinoé, apparaissent à maintes reprises dans le texte grec. On en déduit qu'il en va de même dans les versions hiéroglyphique et démotique. Les groupes de signes égyptiens qui apparaissent autant de fois que les noms des souverains dans la version grecque ont de grandes chances d'en être les graphies. Par chance, la version démotique est intacte. Les premiers déchiffreurs vont donc travailler à partir d'elle. Ils portent alors leurs efforts sur les noms des souverains. Leur intuition méthodologique est bonne.

Mais ils ne sont pas les premiers à tenter de déchiffrer les hiéroglyphes. Clément d'Alexandrie avait déjà distingué les 3 écritures au III<sup>e</sup> siècle. Et, en 1754, l'abbé Barthélémy avait énoncé une méthode pour déchiffrer les langues antiques et oubliées. Il avait réussi à lire un cartouche royal en 1761.

A sa suite, Sylvestre de Sacy identifie le nom de Ptolémée. De son côté, le diplomate et philologue suédois Johann David Akerblad, ancien secrétaire des commandements du roi de Suède, identifie, dans le texte démotique, les patronymes de la version grecque de Ptolémée, et s'aperçoit

qu'il est écrit en caractères alphabétiques. Il traduit aussi les mots « temple » et « Grec ». Il réussit à établir un alphabet de 29 lettres à partir des autres noms propres. Toutefois, la moitié seulement est correcte. En revanche, il identifie un élément grammatical, un pronom suffixe masculin singulier *f* en démotique, en se fondant sur le copte. La voie alphabétique lui paraît royale, mais, en réalité, c'est une impasse.

De l'autre côté de la Manche, Thomas Young, physicien qui découvrit les interférences lumineuses, fondant ainsi l'optique physiologique, et médecin. Ce brillant inventeur a permis des avancées en matière d'énergie, lumière, vision, harmonie en musique et même d'égyptologie. Il se prend de passion pour la philologie lors d'un séjour à Göttingen. Il se lance alors lui aussi dans la compétition.

Il étudie la partie démotique de la pierre de Rosette. Il identifie quelques groupes et établit que les graphies cursives dérivent des hiéroglyphes. Il confirme ainsi la thèse de l'abbé Barthélémy : dans les inscriptions hiéroglyphiques, les noms royaux sont inscrits dans un cartouche, un cercle magique étiré horizontalement en ovale pour une occupation dense de l'espace. La version hiéroglyphique est malheureusement incomplète. Cependant, les noms des souverains sont inscrits dans ledit cartouche. Ils sont donc matériellement distingués comme des unités, isolables dans le texte. Young reconnaît les noms de Bérénice et de Cléopâtre dans les cartouches.

Il s'attèle ensuite à repérer les signes les plus récurrents dans les noms de Ptolémée et de Bérénice de la version hiéroglyphique. Il identifie un certain nombre des signes alphabétiques, en particulier le rectangle *p* et le demi-cercle *t*. Il imagine l'existence de signes phonétiques, et considère que d'autres n'ont aucune valeur phonétique. A d'autres encore, il attribue la valeur de syllabes. Il établit alors un

alphabet de 15 signes, dont 5 seulement sont valables. Mais il ne cherche pas des symboles. L'égyptologue anglais William Bankes apporte quelques points à sa reconstitution. Mais ils se retrouvent rapidement bloqués, parce qu'ils ne comprennent pas que l'écriture hiéroglyphique n'est qu'en partie alphabétique. C'est de l'autre côté de la Manche, dans cette France misérablement vaincue à Aboukir, que va se révéler un véritable génie. Il a pour nom Jean-François Champollion

### Les frères Champollion

La famille de Champollion est originaire du Valbonais, dans l'Isère. Son père est un colporteur qui s'est installé à Figeac, dans le Lot, car c'est plus pratique pour sillonner la France. Il a épousé une jeune bourgeoise locale, Jeanne Françoise Gualieuc. Ensemble, ils ont eu 7 enfants, dont 2 garçons morts peu après leur naissance. L'aîné, Jacques-Joseph, naît en 1778. Puis viennent 3 filles et, enfin, le petit dernier, Jean-François, né en 1790. Les parents n'étant pas toujours présents, il est élevé par son frère et ses sœurs. Il apprend à lire tout seul à l'aide d'un missel. C'est son grand frère Jacques-Joseph qui s'occupe de son éducation, leur père étant souvent sur la route, et leur mère, bonne et brave, étant malheureusement analphabète. Bien qu'il ait 12 ans de plus que lui, il s'implique corps et âme dans l'éducation intellectuelle de son cadet. Il devient un père de substitution pour Jean-François, se montrant un éducateur exigeant, et le surveille à tout moment, étant disponible à chaque instant. Il décèle les dons exceptionnels de son petit frère, et lui prédit un destin hors du commun.

En 1798, le père envoie Jacques-Joseph apprendre le négoce chez des cousins à Grenoble, berceau de la Révolution Française. Il s'y emploie à contrecœur, car, en

secret, il se passionne pour la numismatique et l'épigraphie. Il gagne sa vie en travaillant dans le commerce et, durant son temps libre, il satisfait sa passion pour les livres. Il se constitue rapidement une importante bibliothèque privée, où se côtoient tous les grands auteurs classiques. Fou d'Histoire, il apprend le grec seul.

Son érudition impressionne le physicien Joseph Fourier, préfet de l'Isère, l'un des plus grands savants de l'époque. C'est un homme fort sympathique de 34 ans, qui n'est rien de moins que le conseiller personnel de Bonaparte. Il est intarissable sur l'expédition d'Egypte. Et pour cause : il faisait partie de l'équipe de savants emmenés par Bonaparte ! Mieux : c'est l'ancien directeur de l'Institut égyptien, créé par le futur empereur. Cela tombe bien : Jacques-Joseph s'intéresse énormément à cette campagne et aux travaux colossaux réalisés par la Commission. Joseph Fourier participe à la rédaction de l'ouvrage rassemblant leurs études. Mais il se perd dans ses pyramides de notes ! Il engage aussitôt Jacques-Joseph comme secrétaire. Une amitié naît bientôt entre les deux hommes.

Ce poste est un véritable don du ciel pour Jacques-Joseph, qui a maintenant ses entrées à la préfecture de Grenoble, où se retrouve l'élite de la ville. Là il rencontre bon nombre de voyageurs qui l'émerveillent de leurs récits de voyages et d'aventures dans des contrées lointaines. Il continue cependant, à distance, de l'éducation de Jean-François, resté à Figeac. Il l'initie à l'étude du Proche Orient et des langues anciennes par son impressionnante correspondance épistolaire. En secret, il entretient un espoir fou : et si c'était à son frère, aux dons hors du commun, qu'il revenait de résoudre le mystère des hiéroglyphes ? Fou, insensé ! Mais, après tout, pourquoi pas ? Un jour, il fait part de son rêve à Fourier. Ce dernier s'amuse, mais garde cette

confiance dans un coin de sa tête. De son côté, Jean-François bénéficie de l'enseignement de l'abbé Calmelsi, qui lui apprend les rudiments du grec et du latin.

En mars 1801, à 11 ans, il rejoint son frère à Grenoble. Jacques-Joseph veut la meilleure éducation pour son frère, et met à sa disposition les ouvrages de sa bibliothèque. Jean-François les dévore littéralement, surtout ceux traitant des langues orientales. Il se révèle bientôt être un boulimique de travail. Il laisse tout le temps des petits mots à destination de son frère : peux-tu me trouver tel ou tel ouvrage ? Il se lance, entre autres, dans une étude de l'histoire naturelle dans les livres saints. Il bénéficie d'une éducation classique à l'école centrale de Grenoble, ainsi que des cours particuliers de l'abbé Dussert. Jean-François est un élève insatiable, qui aime étudier, surtout les langues orientales, pour lesquelles il se découvre une appétence particulière. Il a à peine 13, mais il maîtrise déjà l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le chaldéen et, bien entendu, le grec et le latin.

Mais, paradoxalement, il ne récolte que des mauvaises notes à l'école. Pas étonnant : on n'y enseigne pas les langues « exotiques », venues d'Orient ! Il dépense tout son temps et son énergie à étudier ses matières favorites. Il est ce que l'on appelle aujourd'hui un HPI. En 1802, Jacques-Joseph l'emmène dans une soirée mondaine à la préfecture. Il a alors tout le loisir d'entendre les récits d'aventures et de découvertes des bourgeois qui ont sillonné les pays orientaux.

Malheureusement, il n'a pas le loisir de passer ses journées à l'étude des livres de son aîné. En 1804, il obtient une bourse d'étude pour intégrer, contre son gré, le nouveau lycée impérial de Grenoble, fondé par Napoléon pour former « l'élite de la Nation ». Ses années lui sont insupportables, il a l'impression de perdre son temps. De plus, la discipline

militaire lui convient guère. Il en parle dans ses lettres comme de sa « prison ». C'est à cette époque que transparaît son caractère bien trempé. Heureusement, il a l'occasion de fréquenter certains des savants qui ont participé à l'expédition en Egypte. Il se découvre alors une irrésistible passion pour le mystère des hiéroglyphes.

L'Egypte est un pays qui l'attire depuis longtemps. Il n'avait que 7 ans lorsqu'il a entendu, pour la première fois, le mot « Egypte » dans la bouche de son frère aîné. Dans une lettre à ses parents, datée de janvier 1806, il écrit : « *Je veux faire de cette antique nation une étude approfondie et continuelle. (...) De tous les peuples que j'aime le mieux, je vous avouerai qu'aucun ne balance les Egyptiens dans mon cœur.* » De son côté, Jacques-Joseph ne ménage pas son temps ni ses efforts. Il interroge les savants pour savoir où en est la recherche dans le domaine de l'égyptologie, et prépare des dossiers complets pour aider son frère.

En 1807, Jean-François a 17 ans. Il est élu à l'Académie des Sciences et des Arts de Grenoble. Au lieu de prononcer le discours de réception d'usage, il lit l'introduction de son essai *L'Egypte sous les Pharaons*, une description de l'Egypte avant la conquête de Cambyse, qu'il vient d'écrire. Quelques temps après, Fourier lui montre l'une des empreintes de la stèle épigraphique de Rosette, qu'il a eu la chance d'acquérir. Pour Jean-François Champollion, c'est une révélation. A partir de cet instant, il fait le serment de trouver la clef du déchiffrement des hiéroglyphes. La même année, son frère Jacques-Joseph épouse Zoé Berriat, issue d'une famille influente de l'Isère. Il décide d'ajouter son village natal à son nom de famille : il devient donc Jacques-Joseph Champollion-Figeac.

A l'automne, Jean-François, grâce au soutien du préfet Fourier, obtient une bourse pour poursuivre ses études à Paris. Les portes du Collège de France lui sont ouvertes. Il

s'y inscrit dans la section langues orientales. Il peut ainsi consulter un grand nombre de livres et de précis de grammaire. Il est l'image même du savant : il étudie, côtoie les chercheurs et les plus grands savants de l'époque, et fréquente les bibliothèques, notamment la Bibliothèque Impériale (aujourd'hui le site de la Bibliothèque Nationale de France, avenue Richelieu). Hélas, il passe tout son temps à étudier, sans relâche. Il s'isole complètement, ne fréquentant que les chercheurs. Il se passionne aussi pour la numismatique antique. Seul, il apprend l'arabe, le persan, le syriaque, l'hébreu, l'amharique... Il a à peine 18 ans, mais il parle déjà 12 langues !

Il apprend également le copte. En effet, il comprend que cette langue, parlée uniquement dans la liturgie par les chrétiens d'Egypte, est le dernier état de l'égyptien pharaonique. Il réunit alors une énorme documentation. Cela se révèle délicat, parce que la langue copte est une langue rare. En effet, en 1651, la dynastie Abbasside, qui régnait alors sur l'Egypte, a interdit l'usage du copte dans les documents officiels.

Ce n'est que peu de temps auparavant que le jésuite Athanasius Kircher a remarqué de grandes similitudes entre la langue liturgique des chrétiens d'Egypte et l'ancienne langue égyptienne. Il en avait donc conclu que le copte réunissait les restes fossilisés de l'ancienne langue de l'Egypte pharaonique.

C'est donc de ce côté que Champollion doit creuser.

Pas de problème : il avait rencontré, en 1805, un vieux moine copte, dom Raphaël Monachis, arrivé en France avec l'expédition de Bonaparte.

Cet homme vénérable était devenu professeur d'arabe à l'Ecole des langues orientales de Paris. Il avait initié le jeune Jean-François à la langue de sa communauté.



Dans une lettre à son frère, il lui fait part de son désir à propos de cette langue : « *Je me livre entièrement au copte. Je veux savoir l'égyptien [le copte] comme mon français parce que sur cette langue sera basé mon grand travail sur les papyrus égyptiens.* »

Champollion n'est pas le seul à chercher la clef des hiéroglyphes. L'Égypte est au cœur des préoccupations du monde savant de toute l'Europe. Les érudits des différentes puissances sont tous en concurrence dans une véritable course au déchiffrement des hiéroglyphes.

En 1808, il apprend qu'un archéologue et médiéviste français, Alexandre Lenoir, prétend avoir réussi. Mais Jean-François comprend bien vite que cette prétendue traduction est en grande partie incorrecte. Il a donc toutes ses chances.

Il parvient à obtenir une copie de la pierre de Rosette. Il a donc tout le loisir d'étudier de plus près le démotique et les inscriptions hiéroglyphiques de la stèle.

Le principe des ligatures lui semble un bon moyen pour avancer efficacement. Il s'agit de regrouper plusieurs signes, puis de les interpréter. Il remarque des analogies avec le langage copte ancien.

Raison de plus pour se concentrer sur cette langue !

A 18 ans, il annonce à son frère, qui suit de près les avancées Jean-François depuis Grenoble, qu'il a compris certaines lettres gravées sur la stèle. Jacques-Joseph est le seul à qui il s'ouvre de ses travaux, ses pensées et ses sentiments : il se sent complètement perdu sans son frère.

Il est seul, sans amis. Il vit dans un misérable appartement, sale et humide, qui dégrade sa santé, qu'il néglige totalement, tant il travaille.

C'est que la concurrence pour le déchiffrement des hiéroglyphes est rude et sans pitié.

Un autre français, Etienne Quatremère, est lui aussi sur le coup. Il se méfie de ses rivaux, surtout de Thomas Young, son concurrent le plus redoutable.

Alors, il travaille, il étudie, il lit, il échange avec les scientifiques, vérifie leurs hypothèses, et il approfondit sa compréhension de la grammaire copte de la région de Thèbes, car il est persuadé que c'est là que se cache la clef qui lui manque. Il parvient à comprendre le contenu de plusieurs papyrus, mais il lui manque encore les clefs pour tout déchiffrer. Toutefois, il avance.

Il est convaincu qu'il doit d'abord traduire le mot à partir des lettres, puis ouvrir son champ de vision à la phrase, qui, enfin, l'aidera à comprendre l'ensemble du texte.

Jean-François met alors en place un plan de bataille avec son frère, qui dirige ses recherches depuis Grenoble. C'est sur les conseils de Jacques-Joseph qu'il visite, au printemps 1809, l'église Saint-Roch. Là, il rencontre le vicaire de la paroisse, qui, devinez quoi, parle le copte ! Vous m'accorderez que le monde est petit.

Malheureusement, sa santé se dégrade de plus en plus.

En octobre, il n'en peut plus. Il est à bout, physiquement et moralement. Jacques-Joseph l'invite donc à rentrer à Grenoble. Il a 19 ans.

Les deux frères obtiennent tous les deux des postes de professeurs à l'université de Grenoble, toujours grâce au soutien indéfectible du préfet Fourier. Jean-François obtient également son diplôme de docteur ès-lettres. Maintenant, ils avancent à deux. A la fin de chaque semaine, ils se retrouvent dans une maison à Vif, dans l'Isère, qui appartient à la famille de l'épouse de Jacques-Joseph.

C'est une maison de campagne, simple et agréable. La maison, au confort réconfortant après une longue semaine de labeur, est entourée d'un parc de 2,5 ha, constitué d'un jardin de parterres de fleurs et agrémenté d'un verger aux essences locales.

Les frères Champollion y séjournent fréquemment, et y laissent de nombreux témoignages. Au dernier niveau se trouve encore la petite chambre de Jean-François, attenante à une bibliothèque, qui conserve, encore aujourd'hui, certains de ses travaux.

Détail insolite : sur la poutre de sa chambre, Jean-François a inscrit trois cartouches, à l'encre rouge, qui montrent qu'il s'est approprié la langue des anciens Egyptiens : « *Le dieu Saghir, Champollion, puisse-t-il vivre, être prospère, se bien porter !* » La maison, qui est ouverte au public depuis l'an dernier, et est, encore aujourd'hui, dans la famille des descendants de Jacques-Joseph, conserve de nombreux trésors. Citons, par exemple, des bracelets en bronze dauphinois, des cachets de sceaux médiévaux, des fragments de papyrus, ou encore des moulages en plâtre de scarabées, portant des inscriptions hiéroglyphiques. Tous ces objets ont été utilisés pour les travaux de recherches des deux frères.

La volonté principale des responsables de cette maison-musée est de mettre en lumière le rôle joué par Jacques-Joseph, « l'autre Champollion », dans l'aventure du déchiffrement des hiéroglyphes.

Comprenons bien que ce cheminement vers la redécouverte de la langue des anciens Egyptiens s'est fait à deux.

C'est en effet lui qui a donné le goût des civilisations antiques à son cadet. Il a été son parrain, son mentor, un père de substitution.

Il a piloté ses études et ses recherches, via leur abondante correspondance, réunie par Aimé Champollion-Figeac, le fils de Jacques-Joseph, dans un ensemble de 60 volumes.

On y trouve, notamment, des lettres entre les deux frères ou adressées à des savants. Jacques-Joseph se révèle un soutien considérable et indispensable pour Jean-François.

C'est en effet lui qui s'occupe de la « communication » des recherches de son frère. Il manœuvre en coulisses pour obtenir des postes et des soutiens. Il pallie le manque d'appétence de Jean-François pour les relations publiques.

Grâce à son frère aîné, Jean-François avance dans son entreprise. Il fait d'abord des recherches sur les différentes écritures utilisées par les Egyptiens. Il s'intéresse en particulier aux trois présentes sur la pierre de Rosette. Il en distingue donc trois : les hiéroglyphes, l'écriture sacrée, considérée comme les paroles mêmes du dieu, le hiératique, l'écriture manuelle utilisée pour les actes de la vie courante, et le démotique, qui apparaît au cours du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Disons, pour mieux comprendre la différence entre les hiéroglyphes et le hiératique, que l'écriture hiéroglyphique se rapproche de notre écriture imprimée, formelle et administrative, tandis que le hiératique serait notre écriture manuscrite et personnelle. Quant au grec, c'est la langue officielle de l'élite de l'Egypte tardive.

Jean-François s'intéresse surtout au démotique, car, il en est convaincu, c'est cette écriture qui le conduira à la résolution du mystère des hiéroglyphes.

Il doit faire vite : en Angleterre, Thomas Young a eu la même idée. Et, lui, il a un avantage sur le Français : il a un accès direct à la pierre de Rosette. Grâce à elle, le savant anglais avance rapidement.

Mais Champollion aussi.

Sur l'un des papyrus qu'il a récoltés, qui comporte un texte en démotique et sa traduction en grec, il remarque qu'il y a beaucoup plus de signes utilisés dans la version démotique que dans la version grecque. L'écriture démotique ne peut donc pas être entièrement alphabétique. Mais, d'un autre côté, la forte récurrence de certains d'entre eux l'incite à penser qu'elle n'est pas non plus entièrement idéographique. Il s'agit donc d'une écriture mixte, alliant signes phonétiques et signes idéographiques. Il sent qu'il est sur la bonne voie.

### Les frères et les sursauts de l'Histoire

Mais voilà que la grande Histoire s'en mêle.

Le 6 avril 1814, Napoléon abdique et est envoyé en exil sur l'île d'Elbe. Les Bourbon reviennent au pouvoir. L'abdication de Napoléon provoque des manifestations de soutien à l'empereur.

Jean-François n'hésite pas, lui non plus, à descendre dans la rue. Le retour du régime monarchique est insupportable pour les deux frères, qui sont des enfants des Lumières, donc de fervents républicains. Ils défendent la laïcité et l'instruction ouverte à tous. Ce qui, vous vous en doutez, ne plaît pas vraiment à l'Eglise.

Pour ne rien arranger, des écrits hautement critiques à l'égard du clergé, signés Jean-François Champollion, circulent sous le manteau. Inutile de vous dire que le retour des Bourbon est une bénédiction pour l'Eglise, qui laisse alors éclater son esprit revanchard.

Le clergé s'acharne alors sur ceux qui la critiquaient. Bien entendu, les frères Champollion, fervents bonapartistes, figurent sur la liste des individus dangereux à surveiller.

Mais, Coup de tonnerre ! Le corse est de retour. Pour remonter jusqu'à Paris, il passe par Grenoble. Devinez un peu qui se trouvent dans la foule qui acclame l'empereur déchu : les frères Champollion, bien sûr !

Leur joie est de courte durée. L'année 1815 est un véritable cauchemar pour nos héros. Napoléon est vaincu à Waterloo et exilé sur l'île de Sainte-Hélène. Cette fois-ci, il ne reviendra pas.

Louis XVIII s'installe de manière définitive sur le trône de France. La chasse aux opposants commence. Les purges politiques et répressives sont terribles. Deux France s'opposent. Tous ceux qui ont soutenu Napoléon sont recherchés et arrêtés. La terreur règne désormais en France.

Jean-François est arrêté pour haute trahison. Les frères Champollion, qui ne sont plus protégés par Fourier, sont envoyés en résidence surveillée à Figeac. On les appelle maintenant « les Champolléon ».

Ils perdent tous les deux leurs places de professeurs. Jean-François poursuit, tant qu'il le peut, ses recherches. Il comprend que le langage démotique est une écriture alphabétique destinée à simplifier l'usage des hiéroglyphes, qui réunit des sons, des syllabes et des idées. Il est le premier à comprendre que les hiéroglyphes sont à la fois phonogrammes et idéogrammes.

Un an et demi plus tard, le préfet du Lot autorise les Champollion à quitter Figeac. Jacques-Joseph obtient un poste à Paris grâce aux relations qu'il a réussi à maintenir.

Jean-François, lui, retrouve son poste de professeur à Grenoble. Il se remet aussitôt au travail.

Nouveau Coup de théâtre : Young publie un article sur son travail sur la pierre de Rosette. Il annonce avoir réussi à déchiffrer certains cartouches royaux. Cette nouvelle a un retentissement considérable. Il semble avoir déjà gagné la partie. Et comme si cela ne suffisait pas, Grenoble est en proie à la violence des ultras royalistes, qui sèment la terreur dans la ville, qui n'est plus que raffles et révoltes.

Jean-François, qui était depuis 1815 sur les listes noires de la préfecture, est arrêté. Il perd définitivement son poste de professeur.

Seul, acculé, il subit la situation politique de son pays. Il connaît des problèmes financiers et de santé. Heureusement, Jacques-Joseph est toujours là. Il lui conseille de le rejoindre à Paris.

### Champollion « l'Egyptien »

Il retrouve dans la capitale en juillet 1821.

Il s'installe chez son frère. Il décide s'appliquer une nouvelle méthode pour étudier la stèle de Rosette. Il parvient à se procurer l'une des copies réalisées par les savants de l'expédition de Bonaparte. Il utilise une technique fort simple, employée par les linguistes depuis le XVII<sup>e</sup> siècle : le comptage. Il recense 1419 signes hiéroglyphiques, pour seulement 86 mots grecs. Il y a vraiment trop de signes hiéroglyphiques par rapport aux mots grecs ! L'écriture est donc plus complexe qu'un simple mot à mot. Elle se compose de signes idéographiques et phonétiques. Par exemple, le pictogramme représentant une chouette correspond au son *m*. Mais, utilisé seul, il s'agit d'un idéogramme qui signifie « maison ». De même, une bouche

et une jambe produisent le son *p'r*, qui correspond au mot « *pairi* », ce qui signifie « sortir, monter ». Il doit donc se concentrer sur les signes phonétiques.

Mais il s'appuie également sur sa connaissance de l'histoire de l'Égypte. Son intuition, qui ne l'a, jusqu'ici, jamais trompé, lui dit que la clé se trouve dans les cartouches royaux. Or, la stèle de Rosette est un décret de Ptolémée V Epiphane, un roi de la XXXII<sup>e</sup> dynastie. Remarque capitale : il n'est pas égyptien, mais grec. Les signes alphabétiques égyptiens, sur la pierre de Rosette, servent à reproduire les sons de la langue grecque, de la même manière que certains utilisent, de nos jours, l'écriture phonétique pour prononcer un mot de langue étrangère de manière exacte. Nous avons dit tout à l'heure que l'abbé Barthélémy avait compris que les noms des souverains étaient contenus dans les fameux cartouches. Champollion commence donc par se pencher sur celui contenant le nom de Ptolémée. Il le compare avec sa version démotique et sa traduction en grec, afin d'associer signes et sons. Il obtient ainsi une première série de lettres. Comme tous les savants, Champollion parle le grec ancien. En grec, le nom de Ptolémée s'écrit PTOLMYS. Il suffit ensuite d'associer à chaque lettre grecque le signe hiéroglyphique correspondant. Le nom commence par un carré, qui se prononce *p*. En-dessous se tient un demi-cercle, qui correspond au son *t*. Viennent ensuite un idéogramme en forme de lion couché, correspondant au son *l*, et un caractère hiératique inconnu. On obtient donc déjà trois signes hiéroglyphiques et leurs sons correspondant.

Champollion va bien plus loin que ses concurrents. Il amasse des documents épigraphiques afin de récolter le plus de signes possibles. Dès qu'il apprend qu'un voyageur est de retour d'Égypte, avec des relevés de monuments anciens, vite, il se presse chez lui pour lui demander des copies de ces documents. Le moindre signe compte. Au fur



et à mesure, les feuillets s'amoncellent sur son bureau, tandis que la liste des signes hiéroglyphiques s'allonge. Alors que, partout en Europe, ce genre de document épigraphique arrive en quantité incalculable, épuisant et déroutant les candidats au déchiffrement des hiéroglyphes, Champollion, lui, avance encore et toujours. Un jour, il tombe sur le croquis d'un obélisque, sur lequel il repère un cartouche. Surprise ! Celui-ci renferme le nom d'un autre pharaon grec : Cléopâtre, en grec KLEOPATR. Il reconnaît les lettres L, O et M déjà présentes dans le nom de Ptolémée. Les autres correspondent à de nouveaux signes égyptiens. On avance ! Ça oui, il avance, tant et si bien qu'à l'été 1822, il a constitué une impressionnante collection de noms et de sons, et complété l'alphabet égyptien composé par ses prédécesseurs. Mais il n'a pas encore trouvé de noms de pharaons ayant régné avant Ptolémée.

Le 13 septembre, un ami architecte lui amène les relevés qu'il a exécutés du grand temple d'Abou Simbel. Or, ce monument a été édifié par le grand Ramsès II, bien avant l'arrivée des Grecs en Egypte. L'un des dessins représente un détail du bras de l'un des colosses qui gardent l'entrée du temple. Champollion remarque qu'un cartouche y est inscrit. Il s'agit d'un nom commençant par un signe ressemblant à un soleil. Or, le soleil se dit « *râ* » en copte. Il garde donc cette prononciation. Le signe est suivi de 3 peaux de renard cousues et de 2 crosses. Les crosses, il les connaît : l'une d'elle était déjà présente dans le cartouche de Ptolémée, pour le son *s*. Il a donc ici un nom composé d'un logogramme, d'un signe inconnu et du son *s*. Cela donne : *Râ\_ss*. C'agit-il du pharaon qui est à l'origine de ce temple majestueux, Ramsès II ? Le son qui lui manque est donc le son *m*. En copte, ce son correspond au mot « *mice* », qui veut dire « mettre au monde ». Il associe donc le signe manquant à ce mot. Il obtient alors « *Râ-mice-ss* », Ramsès : « Le Soleil l'a mis au monde ». Incroyable ! Il est

le premier à mettre un sens aux signes hiéroglyphiques. Il y est, ça y est !

Survolté, il cherche aussitôt un autre cartouche pour s'assurer qu'il est sur la bonne voie. Il tombe sur le cartouche d'un autre grand pharaon : Thoutmosis. Le nom est constitué de l'image d'un ibis (*thot*), puis des peaux de renard (*mice*) et de 2 crosses (*ss*). On lit donc « *Thot-mice-ss* » : « Thot l'a mis au monde ». Sa méthode fonctionne ! Alors que ses rivaux avaient hésité à aller jusqu'au bout de leur raisonnement, et considérer l'écriture hiéroglyphique comme une graphie phonétique, lui, Jean-François Champollion, avait fait le dernier pas, en se servant des patronymes royaux pour échafauder son hypothèse révolutionnaire. En dévoilant les signes idéographiques, phonétiques, accompagnés de signes sans valeurs de son, les déterminatifs, il vient de jeter les bases d'une grammaire égyptienne. Il a réussi à redonner la voix aux Egyptiens de l'Antiquité par leurs propres textes.

Le 14 septembre 1822, il parvient à lire les noms égyptiens, et entame la rédaction d'un alphabet complet des hiéroglyphes égyptiens. La voilà, la clef ! La voilà, la solution ! Cette fois, enfin, il y est ! Il a réussi ! Il se précipite chez Jacques-Joseph (eh oui ! L'homme qui courait au début de cette émission, c'était lui !). Quelle découverte ! Mais, pour qu'elle soit reconnue, il faut maintenant la faire accepter par un comité de scientifiques.

Le 27 septembre, il envoie un courrier officiel adressé à Joseph Dacier, secrétaire de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres et dirigeant de la Bibliothèque nationale de France, accompagné d'une ébauche de dictionnaire de 8 pages apportant les preuves de sa réussite. Il tente en quelques feuillets de résumer son travail, avec l'aide de son frère. Ce même jour, il est invité à présenter ses recherches et leur résultat extraordinaire. Tous ses principaux

concurrents au déchiffrement sont dans la salle, y compris Thomas Young, à la fois admiratif et jaloux. Ce jour historique marque l'intronisation scientifique de Champollion. Il se sert de l'empreinte de la pierre de Rosette pour expliquer le système de l'ancienne écriture égyptienne.

*« A l'examen des textes hiéroglyphiques, nous nous rendons compte que les signes figuratifs ne sont pas nombreux. [...] Dans le texte hiéroglyphique de Rosette, seules les idées de chapelle, enfant, statue, serpent, pschent et stèle sont exprimées à travers des signes figuratifs. »*

*« Nous rencontrons aussi sur la stèle de Rosette l'idée d'écrire, et celle d'écriture, de signe ou de lettre, exprimée par métonymie grâce à l'image du pinceau ou du roseau avec lesquels on traçait les signes et qui étaient attachés à la palette qui comportait les couleurs noire et rouge. »*

*« A mon sens, les Egyptiens transcrivaient les noms propres étrangers grâce à une méthode alphabétique apparentée à celle des Hébreux, des Phéniciens et des Arabes, leurs voisins. »*

Il présente également un début d'abécédaire de 24 signes phonétiques. Sa découverte se répand rapidement dans tous les cercles intellectuels par tous les journaux européens qui relatent l'avancée majeure dans le déchiffrement des hiéroglyphes. Son succès est bientôt reconnu sur la scène internationale, même pas Young. Pour le grand public, il devient « l'Égyptien ».

Deux ans plus tard, il publie son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, ouvrage dans lequel il juxtapose sa transcription et celle de Young. Son principe de déchiffrement sert par la suite de modèle pour tous les autres systèmes d'écriture. Il est aussi révélateur des transformations profondes de l'écriture égyptienne. Il devient alors le père incontesté de l'égyptologie moderne. Mais il

réalise qu'il lui reste à mettre sa méthode à l'épreuve sur le terrain.

### L'Égypte à Turin

Pourtant, malgré l'ampleur de la découverte de Champollion, l'État français ne lui propose aucun poste, aucun projet. Et il n'a toujours pas mis les pieds en Égypte ! La désillusion est grande pour les 2 frères. Jean-François est accablé de découragement. Pas Jacques-Joseph : il parvient, à force de persévérance, à convaincre le duc de Blacas, proche du roi, de leur venir en aide. C'est grâce à lui qu'en juin 1824, Jean-François obtient l'argent nécessaire pour un voyage en Italie. Ce n'est pas encore l'Égypte, mais c'est mieux que rien ! Champollion ne perd pas une minute. Il visite toutes les plus belles villes italiennes et les plus belles collections égyptiennes. La plus importante se trouve à Turin. « Le chemin vers Thèbes et Louxor passe par Turin ». C'est ce qu'il dit lui-même, après avoir visité le tout nouveau musée des collections égyptiennes.

Cette affirmation n'est pas trop exagérée : le musée de Turin abrite la plus importante collection d'œuvres égyptiennes, après le musée du Caire. Ses origines sont encore un camouflet pour l'État français. Lors de l'expédition de Bonaparte, un certain Bernardino Drovetti, homme d'origine piémontaise, région qui appartenait encore à la France, suit de près l'équipe de savants engagés par le futur empereur. Nommé consul, il creuse, fouille, achète, et constitue une collection considérable d'objets égyptiens. Prudent, il attend le retour des Bourbon au pouvoir en 1815 pour rentrer au pays et il propose au roi Louis XVIII d'acheter sa collection. Mais le souverain la refuse, car elle est par trop marquée par le sceau napoléonien. Il craint également qu'elle coûte trop cher.

Qu'à cela ne tienne ! Drovetti fait la même offre au nouveau roi du Piémont, Charles Félix qui, lui, l'accepte avec enthousiasme. Ainsi naît le musée égyptien de Turin, la première institution muséale exposant des œuvres d'art de l'ancienne Egypte, en tout 5 268 objets. Il ouvre ses portes en 1824, l'année durant laquelle Champollion séjourne en Italie. Le musée comprend également une « papyrothèque », une précieuse collection de papyrus antiques, parlant de sujets divers. On y trouve, entre autres, le terrible procès des concubines de Ramsès III, ou des documents compromettants relatifs aux affaires peu reluisantes d'un embaumeur du temps des Ptolémées. Il tombe, entre autres, sur un document extraordinaire, appelé « Canon de Turin » : la liste des rois qui se sont succédés sur le trône d'Egypte jusqu'à Ramsès II, avec l'indication de la durée du règne de chaque souverain. Il s'agit alors de la seule liste objective de rois égyptiens. Tous ces écrits sont une véritable mine d'or pour Champollion, toujours en quête de papyrus et de signes hiéroglyphiques.

Un an plus tard, il apprend qu'un navire, de retour d'Egypte, vient d'accoster à Livourne avec, à son bord, des centaines d'objets égyptiens à vendre, appartenant à la collection Drovetti. Champollion saute sur l'occasion. Il veut absolument que la France achète ces œuvres pour créer le premier musée égyptien. L'inestimable collection Drovetti attise les convoitises, et fait l'objet d'une véritable compétition internationale. L'enjeu est, pour la France, à la fois scientifique et symbolique. Pour ce pays, vaincu en Egypte par l'armée anglaise, puis en 1814 et en 1815, cet achat prestigieux vient à propos pour regagner en assurance et restaurer son prestige à l'international. Le rapport d'expertise de Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes, serait décisif.

Pas question de reproduire la même erreur qu'en 1815 ! Charles X acquiert la collection, et ordonne la création d'une galerie égyptienne au sein du musée du Louvre. Et qui est nommé conservateur de cette nouvelle collection ? Jean-François Champollion ! Enfin, une reconnaissance officielle ! Et, comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, le roi le fait chevalier de la Légion d'honneur la même année. Quelle émotion ! Quelle fierté !

Il lui appartient désormais d'organiser le nouveau musée Charles X. Il classe les œuvres par thématiques : une révolution ! Son but est de présenter aux visiteurs les chefs d'œuvres égyptiennes, et les placer à égalité avec les œuvres grecques et romaines. En effet, jusqu'ici, l'art égyptien était considéré comme grossier et barbare, en comparaison avec l'art gréco-romain. Il s'attache à faire redécouvrir et mieux comprendre toute l'histoire des anciens Egyptiens au grand public. Pour ce faire, il rédige lui-même un guide proposé à l'entrée du musée, intitulé « *Notice descriptive des monuments égyptiens du musée Charles X* ». Le visiteur y découvre le numéro de l'œuvre, quelques lignes d'information sur l'œuvre et sur la civilisation égyptienne. Il signe ainsi l'acte de naissance de la discipline muséologique française. La nouvelle galerie égyptienne du Louvre ouvre ses portes en décembre 1827. Le succès est immédiat. Le grand public se presse pour admirer ces chef d'œuvres, beaux et déroutants à la fois. L'Egypte est, enfin, à la portée de compréhension de tous.

### Le voyage tant attendu

Mais Jean-François n'est toujours pas allé en Egypte ! Cela ne saurait tarder. Léopold II, grand-duc de Toscane, est un souverain passionné d'art et d'Histoire. Or, il s'apprête à parrainer une expédition de scientifiques qui ont l'intention

de remonter le Nil. Le duc de Blacas entend parler de ce projet. Il court au palais et met tout en œuvre pour convaincre Charles X de s'associer à cette expédition. Le roi hésite longtemps, mais il finit par donner son accord. Il envoie donc quelqu'un pour collaborer avec les savants italiens. Qui ? Devinez : Champollion ! Mieux : il est nommé à la tête de l'expédition franco-toscane. Pour lui, c'est jour de fête : enfin, il va fouler la terre de ce pays qu'il aime tant et qui l'attire depuis son plus jeune âge. Enfin, il va pouvoir compléter et vérifier la chronologie des pharaons. C'est également l'occasion de démontrer que sa méthode s'applique à l'ensemble des textes hiéroglyphiques de toutes les époques.

Le souverain de l'époque, Mohammed Ali, ouvre la porte de l'Egypte aux étrangers et fait bon accueil aux artistes fascinés par ses monuments, notamment par les représentations ornant les parois des tombes et les murs des temples. Les premiers dessinateurs sont anglais. Ils arrivent peu à peu dans les années 1820-1830. Ils se connaissent, s'estiment et entretiennent des relations courtoises, car ils partagent tous la même passion : reproduire fidèlement les monuments anciens. S'il leur arrive de collaborer les uns avec les autres, chacun préserve farouchement son indépendance. Ils ne reçoivent aucun aide de leur gouvernement, ils travaillent donc à leurs propres frais. Ils dessinent tous les sites importants : Gizeh, Saqqarah, Beni Hassan, les tombes, les temples de Thèbes, et s'aventurent jusqu'en Haute-Nubie. Si leurs travaux sont parvenus jusqu'à nous, ils n'ont cependant jamais été publiés. Ils en profitent pour constituer des collections d'antiquités, qu'ils ramènent en Angleterre.

L'expédition de Champollion est la première à être composée de Français et d'Italiens. Notre héros débarque à Alexandrie en août 1828. Là, c'est la métamorphose : le rat de bibliothèque laisse la place à l'explorateur, digne d'Indiana Jones. Il quitte les vêtements européens pour endosser le costume local : il se laisse pousser les cheveux et la barbe, enroule sa tête dans un turban, porte l'habit turc et se promène partout avec un cimeterre à la ceinture. Il part en mission scientifique au côté de savants italiens, dont son remarquable et compétent disciple, l'orientaliste pisan Ippolito Rosellini, professeur de langues orientales. Ils dirigent tous deux une équipe constituée de 12 savants : artistes, dessinateurs, archéologues et architectes. Parmi eux se trouvent des artistes de renom, comme Nestor L'Hôte (1804-1842) ou Alessandro Ricci (mort en 1834). Leur objectif principal est d'étudier les principaux sites archéologiques du pays. Il s'agit de la première mission d'envergure à se rendre en Egypte pour recenser les monuments anciens.

Le consul de France en Egypte présente Champollion au pacha Mohammed Ali, le 24 août. C'est un homme tourné vers l'avenir de son pays, et qui n'hésite pas, pour moderniser les infrastructures, à détruire de splendides monuments antiques. Champollion se porte alors au secours de ce patrimoine en danger, et tente de convaincre le pacha de cesser sa folie destructrice. Il essaie également de le sensibiliser au problème du pillage des tombes et au trafic d'œuvres antiques. Le pacha est dur à convaincre : il ne voit vraiment pas pourquoi cet étranger s'alarme pour tous ces bâtiments en ruines qui n'intéressent plus personne, à part quelques visiteurs de passage. Mais Champollion se montre plus obstiné que lui, et gagne la bataille. Le pacha, en remerciement de l'Etat français pour son soutien indéfectible, propose de lui offrir des obélisques du port d'Alexandrie. Champollion leur préfère les deux obélisques



du temple de Louxor, couverts d'inscriptions hiéroglyphiques. Là aussi, il gagne son combat.

Le pacha donne son accord pour que l'équipe étudie librement les sites archéologiques pendant 17 mois. La mission commence alors. Champollion ne veut rien laisser au hasard. L'équipe, composée de 14 savants, doit cartographier le pays dans son entièreté, relever l'ensemble des monuments, copier toutes les inscriptions hiéroglyphiques gravées sur les murs des temples ou peintes sur les parois des tombes, tout cela en 17 mois. Une tâche digne des travaux d'Hercule !

Deux bateaux se répartissent les destinations. Champollion régit la vie à bord. C'est l'occasion rêvée pour lui de confirmer la validité de ses travaux de traduction et d'apporter un nouveau regard sur l'histoire de l'Egypte ancienne en rétablissant l'ordre exacte des 77 pharaons, en définissant le rôle des divinités ou en reconnaissant le mode de vie des anciens Egyptiens. Il tient absolument à collecter toutes les inscriptions hiéroglyphiques et dessiner tous les temples du pays. Il veut tout voir, et réaliser le plus de relevés possibles. Il corrige sur place les anciennes transcriptions, car il a pris soin d'emmener avec lui les planches des textes de ses prédécesseurs.

Les lettres qu'il envoie à son frère constituent un véritable journal de voyage. Il y note tout ce qu'il voit, ressent et pense. A Thèbes, où il passe 4 jours, il court de merveilles en merveilles. Il visite les temples de Louxor et de Karnak, et recopie tous les noms des rois inscrits sur les parois et les colonnes. Il s'aperçoit qu'il faut refaire entièrement la chronologie de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, et compléter la XX<sup>e</sup>. Il réalise des relevés des deux obélisques du temple de Louxor, et s'extasie de leur beauté et des colonnes de signes hiéroglyphiques qui les recouvrent.

Lors de l'expédition en Egypte, il ne fait pas qu'exécuter des relevés et que visiter les tombes. Il rapporte en France de véritables trésors archéologiques, qui prennent alors directement le chemin du département des antiquités égyptiennes du musée du Louvre. Ce fait nous illustre son désir ardent de partager ses découvertes et sa vocation avec ses compatriotes, et de leur faire porter un regard nouveau sur l'art égyptien, si différent des chefs-d'œuvres grecs et romains.

Il remonte le Nil jusqu'à la deuxième cataracte, et parvient au temple d'Abou Simbel, en Nubie, dans l'actuel Soudan. Cette étape marque la conclusion de son long combat. Il trouve le temple en partie ensablé. Il en fait déblayer l'entrée. A l'intérieur, l'atmosphère est étouffante : il fait plus de 51° C ! Mais quelle merveille ! Les murs sont recouverts de récits de batailles menées par le pharaon Ramsès II, notamment la fameuse bataille de Qadesh. Un grand texte, gravé entre deux colonnes, attire l'attention de Champollion. Il s'agit d'un dialogue entre le roi et le dieu Ptah, qui scande sur 32 lignes toute une litanie de cartouches royales. Joyeux, il identifie les mots, leur valeur et leur sens, et découvre de nouveaux mots. Il parvient ainsi à redonner du sens à ce texte, qu'il appelle le « Traité de Ptah ». Il prouve, une fois pour toutes, que son système fonctionne. Emporté par son enthousiasme, il écrit une nouvelle lettre à M. Dacier au pied du temple, pour lui annoncer que son système s'applique aux tombes et aux temples pharaoniques.

Au retour, les savants campent dans une vallée désertique, mais qui renferme des dizaines de tombes : la Vallée des Rois. Champollion visite la tombe de Séthi I<sup>er</sup>, qui le laisse sans voix : les parois et les plafonds sont littéralement couverts de hiéroglyphes. Soudain, un texte lui donne la chair de poule : il s'agit d'un texte funéraire, le célèbre *Livre des Morts* (c'est donc Champollion qui, le premier, recopie

un texte funéraire égyptien), réunissant la quasi totalité du panthéon égyptien. Or, ce récit mentionne l'existence, dans l'au-delà égyptien, d'un Enfer, d'un Paradis et d'un jugement divin. Malheur ! Ce texte remet en question le dogme de l'Église catholique qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, est la garante incontestée de LA Vérité. Pourtant, Champollion lit, dans la tombe d'un célèbre pharaon, des récits qui ressemblent étrangement aux récits bibliques. Ils parlent d'Osiris, un dieu sage et bon, qui meurt assassiné, mais qui est ressuscité, comme Jésus, par sa sœur et épouse, Isis, appelée « Mère du dieu », comme la Vierge Marie. Attention, danger ! Cette découverte est trop importante, trop périlleuse, trop explosive. Champollion prend alors la sage décision de garder ce secret brûlant pour lui.

Le temps passe vite, trop vite au goût de Champollion, qui voudrait tout voir, tout copier, tout traduire. Mais faire un inventaire complet de tous les monuments, temples et tombes, est impossible en si peu de temps. Il faudrait plusieurs décennies, voire plusieurs siècles ! Alors, Champollion n'arrête pas : il copie, il dessine, il note tout ce qu'il voit et apprend. Il mange à peine et dort peu. Il ne ménage pas non plus ses collaborateurs, qui sont sommés de toujours copier plus de textes et de scènes figuratives. Il se transforme en véritable tyran, que les savants Italiens supportent de moins en moins. Il les épuise, et il s'épuise lui-même. De nature fragile, les cadences qu'il impose à son corps l'affaiblissent de plus en plus. En décembre 1829, c'en est trop : le corps lâche. Champollion fait ce que l'on appelle aujourd'hui un *burn out*. Gravement malade, épuisé, il est ramené à Paris le 23. Il doit se résoudre à laisser inachevée l'œuvre pharaonique qu'il désirait tant réaliser. Mais ce qui a été fait est déjà colossal. L'expédition a établi les fondements de l'égyptologie, complétant les recherches des savants de l'expédition napoléonienne. Champollion garde néanmoins pour toujours des souvenirs impérissables de

son séjour au bord du Nil. Tous les travaux des savants de l'expédition sont publiés, pour la partie française, après le décès de Champollion, sous les titres de *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 volumes de planches, 1835-1845) et *Notices descriptives* (2 volumes de textes, 1844-1889).

Mais il n'a pas le temps de se reposer. Il doit maintenant trier, analyser et publier les montagnes de documents que les savants ont rapportés d'Égypte. Il doit, en même temps, s'occuper de la galerie égyptienne du Louvre et de la Chaire d'égyptologie au Collège de France, créée spécialement pour lui en 1829 (la première Chaire d'égyptologie en Europe), qu'il occupe depuis 1831. Sans oublier sa charge à l'Académie des Belles-Lettres et Inscriptions, où il a été brillamment élu. Il s'affaire à la rédaction d'une grammaire égyptienne, et défend de toutes ses forces l'enseignement de l'égyptologie. Il parvient à convaincre le roi de choisir les deux obélisques de Louxor plutôt que ceux d'Alexandrie, car les inscriptions y sont plus nombreuses.

Mais, surchargé de travail, il n'en peut plus. Son corps ne suit plus. Déjà affaibli par des crises de goutte récurrentes avant son départ en Égypte, il en revient avec les poumons et le foie gravement atteints. Il lutte 2 ans encore, obstiné comme il est. Il tient jusqu'au 29 février 1832. Une violente attaque d'apoplexie le plonge dans un semi-coma. On ne sait pas exactement de quelle maladie il souffrait. Peut-être est-il alors atteint de tuberculose, de bilharziose ou d'un virus ramené d'Égypte. Peut-être les 3 à la fois. Il meurt sans doute aussi d'épuisement. Il est aussi probable qu'il soit victime de l'épidémie de choléra qui s'abat sur la capitale. Quoi qu'il en soit, Champollion sait alors qu'il ne lui reste que quelques jours à vivre. Il règle alors ses dernières volontés avec Jacques-Joseph, qui ne le quitte plus depuis son retour. Sur son lit de mort, il demande à être entouré des objets qu'il a rapportés d'Égypte : ses sandales et ses

vêtements arabes, ainsi que ses carnets de notes et de croquis. Il rend l'âme le 4 mars 1832, à seulement 41 ans. Son frère l'inhume au cimetière du Père-Lachaise, à proximité de la tombe de leur ami le préfet Joseph Fourier.

### L'héritage de Jean-François Champollion

Jacques-Joseph, dévasté par la mort de son frère, s'occupe alors de préserver sa mémoire. Il achève et fait publier, à titre posthume, la *Grammaire égyptienne ou Principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée*, œuvre colossale de 500 pages commencée par Jean-François. Le 24 avril 1833, le roi ordonne que tous ses dessins, manuscrits et livres soient rachetés par l'Etat dans l'intérêt de la science et du bien commun national. Trois ans plus tard, le roi Louis-Philippe fait ériger l'obélisque de Louxor sur la place de la Concorde, comme un ultime hommage au déchiffreur des hiéroglyphes.

En 1841, la méthode d'apprentissage des hiéroglyphes égyptiens est complétée par la publication du *Dictionnaire Egyptien*, tant désiré par Champollion, mais resté jusque-là inachevé. Cette œuvre complète permet encore aujourd'hui à des centaines d'égyptologues de décrypter leurs découvertes réalisées en Egypte.

Jacques-Joseph lutte alors pour défendre la mémoire de son frère, et publie ses travaux restés inachevés. Il poursuit néanmoins une carrière remarquable. Passionné par l'archéologie en France et à l'étranger, après avoir été bibliothécaire à Grenoble, il occupe ensuite le poste de professeur de littérature grecque à la faculté des Lettres de Grenoble, avant d'en devenir le doyen. De 1828 à 1848, il est nommé au poste de conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale à Paris. Dans le même temps, il enseigne en tant que professeur de paléographie à l'École

des Chartes. Il termine sa carrière en tant que bibliothécaire du château de Fontainebleau. Il s'éteint finalement en 1867.

## Conclusion

Aujourd'hui, en novembre 2022, le nom de Jean-François Champollion résonne à nos oreilles dès que l'on évoque la civilisation égyptienne et son écriture si belle et si mystérieuse, et plus encore en cette année, où nous célébrons le bicentenaire du déchiffrement des hiéroglyphes. C'était l'occasion, dans l'émission d'aujourd'hui, de lui rendre hommage et de retracer son long combat, ses réussites, ses échecs, ses doutes et ses désespoirs, jusqu'à la résolution finale. Nous avons également mis en avant sa démarche novatrice dans son souci de pédagogie dans la transmission de son savoir. Cette histoire est maintenant connue de tous depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Toutefois, notre émission a mis en lumière tous ceux qui, bien avant Jean-François Champollion, s'étaient attelés à relever ce défi, et qui, par leurs recherches, ont fourni les premières clefs au héros de Figeac pour ouvrir toutes les portes de l'histoire égyptienne.

En cette année égyptienne, un fait nouveau est mis en avant en ce qui concerne la résolution du mystère des hiéroglyphes égyptiens : le rôle insoupçonné et pourtant capital joué par Jacques-Joseph Champollion-Figeac. En effet, c'est lui qui, par son soutien indéfectible, sa passion de l'Histoire et des civilisations anciennes et son énergie remarquable, a permis à son frère cadet de progresser sur la route semée d'embûches du déchiffrement de ces signes mystérieux. En réalité, le long cheminement vers le déchiffrement des hiéroglyphes s'est fait à deux. Ce sont bien deux Champollion qui ont donné naissance à ce que l'on appelle de nos jours l'égyptologie. Les diverses animations et expositions qui jalonnent cette année 2022

remettent dans la lumière le lien fusionnel qui unissait les deux frères, sans lequel rien n'aurait été possible.

Mais il n'y a pas que les Français qui peuvent se montrer fiers de l'exploit accompli par Jean-François Champollion. Les restaurateurs du Musée égyptien de Turin revendiquent, eux aussi, l'héritage de ce grand homme. En effet, lorsque ce dernier passe 8 mois dans cette institution toute neuve, il s'est donné pour mission de restaurer les milliers de fragments de papyrus ramenés d'Égypte par le consul Drovetti. Il passa de longues heures à étudier et préserver ces documents si précieux, dans un atelier qui existe toujours. Aujourd'hui, c'est l'atelier des restaurateurs de la Papyrothèque de Turin ! Ces hommes et femmes chanceux s'inscrivent donc dans la continuité des travaux de Champollion, et marchent sur ses traces.

Un dernier point « actualité » : si la passion des hiéroglyphes ou de l'Égypte antique vous dévore, je vous conseille fortement de regarder, sur la plateforme *France.tv*, la série en 4 épisodes diffusée le dimanche 23 octobre dernier sur France 2. Vous y revivrez l'aventure du déchiffrement des hiéroglyphes, étape par étape. Cette série fait également le lien entre Champollion et un jeune dessinateur anglais, perdu dans sa campagne natale, qui, par un coup extraordinaire du destin, devient égyptologue et se lance à la recherche d'un pharaon inconnu et oublié de tous. Lui aussi doit alors mener un long et rude combat, jusqu'en ce jour miraculeux de novembre 1922.

## Bibliographie

C.W. Ceram, *L'Aventure de l'archéologie*, Paris, Editions Hachette, 1958.

Eduardo Gurgel, « Il y a 200 ans, Champollion découvrait la clef de la lecture des hiéroglyphes », *Histoire numismatique, Monnaie Magazine*, n° 243, septembre-octobre 2022.

Viviane Koenig, *Champollion et l'énigme des hiéroglyphes*, Scrineo, 2022

Eléonore Fournié, « Le musée des Champollion en Isère », *Archéologia*, n° 598, mai 2021.

Pascal Vernus, « La clé de Champollion : Simple comme un hiéroglyphe », in *Histoire National Geographic*, n°5, août 2013.

Jaromir Malek, *Les Trésors de l'Égypte ancienne. De la pierre de Rosette à la tombe de Toutankhamon. L'histoire passionnante de l'égyptologie*, National Geographic France, 2010, pp. 16-17 et 20-21.